

La Vie du "petit" ROBERT NAOUSSI

ou

"LE DEBROUSSAILLEUR DU CIEL"

Toi qui cherches le sens de ta vie et qui as soif de connaître l'Amour avec un grand A,
Toi qui veux une vie bien remplie,
Tu vas être intéressé par celle d'un ado de ton âge qui est devenu mon ami.
En entendant son histoire, peut-être deviendra-t-il aussi le tien.

Figure-toi que du jour au lendemain, à ma grande surprise, je me retrouve dans une léproserie* au Cameroun. Il faut dire que je suis prêtre à Besançon. Et j'ai accepté d'aller partout où l'Eglise m'envoie. Quand même, je ne m'attends pas du tout à ça. Surtout que les lépreux, je n'ai aucune idée de ce que c'est !

J'ai juste entendu parler d'un père Damien, missionnaire belge auprès des lépreux des îles Hawaï. Il a attrapé la maladie, qui peut être contagieuse, et il en est mort.

Pas très enthousiasmant à trente-cinq ans !

En plus, la léproserie de la Dibamba est isolée en pleine forêt équatoriale à trente km au nord de Douala. Je ne sais même pas quoi emporter. Sur le moment, je pense à une guitare et un ballon de foot pour les enfants..

**où vivent les lépreux.*

Si on m'appelle là-bas, c'est parce qu'un jeune frère Bernard-Marie vient de mourir et je dois le remplacer comme aumônier. Puisqu'on me le demande, je dis « oui et je pars au radar. Je sais juste vaguement situer le Cameroun sur une carte.

A mon arrivée, c'est le CHOC ! Je suis sur une autre planète. Mon cadeau : quatre cents lépreux.

Jamais je n'aurais pu imaginer un tel spectacle. Certains n'ont plus de doigts, d'autres plus de pieds. Parfois malades depuis 10 ans, 15 ans, 20 ans.... Ils se traînent sur une natte, lapent comme ils peuvent un peu de riz dans une assiette. Les visages sont déformés, gonflés, avec des boutons purulents... Je vous dis pas l'odeur... Elle est loin de celle de la maison, celle de ma famille ou de celle de l'horlogerie suisse de mes parents où tout est beau et propre. Les souvenirs du petit Raymond que j'étais sont toujours aussi vifs... Mon cœur chavire. Comment vais-je pouvoir tenir dans cet enfer ? Pour me remonter le moral, je demande un petit café à la sœur qui m'accueille. Je voudrais tellement aider tous ces pauvres qui n'ont plus rien. Je le réalise : la guitare et le ballon de foot, c'est complètement à côté de la plaque.

Pas d'autres solutions que de retrousser mes manches et me mettre au travail .

On me dit de faire tremper les pieds des lépreux couverts de plaies dans un bain d'eau savonneuse avant de les bander. Mais je vois très vite que cela ne sert pas à grand-chose. Pire, l'infection ne fait qu'empirer ! Pour certains, cela fait plus de trente ans que l'on fait le même traitement. Pour rien.

Personne ne semble trouver de solution pour eux.

Pourtant, je crois contre vents et marées qu'il y en a une ! Et je vais la trouver avec l'aide de Dieu.

Les médecins de la léproserie pensent que je suis fou !

Deux ans plus tard, rien n'a changé. Pour dire la vérité, je suis découragé. Mais le 16 mai 1969- je m'en souviens encore comme si c'était hier, un taxi de brousse dépose mon futur ami comme un paquet trop encombrant : un malade hyper contagieux et répugnant. Le chauffeur ne perd pas le nord et se fait payer deux fois plus cher !!

Quand je le vois arriver, il ressemble à une momie ou à un squelette. Son corps badigeonné de mercurochrome est comme emmaillotté par des bandelettes de gaze.

Je le regarde : il est triste.

Pourtant dans ses yeux brille un regard d'enfant. Pour tout bagage, il n'a que deux chemises et un pantalon...

Robert -c'est son nom- me tend une lettre où il est écrit : « Il relève sûrement de votre spécialité. Occupez-vous en. Merci »

Mon cher Robert, Petit Robert, pour les hommes, tu ne vaux pas cher mais bientôt, tu vas révéler la richesse inouïe cachée au fond de ton cœur. L'essentiel est vraiment invisible pour les yeux .

Tu es couvert de la lèpre la plus contagieuse, inguérissable. Je vais te voir.

«Comment t'appelles-tu ? »

Tu tardes à me répondre. Tu attends un regard d'ami, un regard de frère.

-« Robert ».

Tes yeux au regard très profond se posent au loin.

- « Je suis très content de te connaître. Après ce long voyage, tu es fatigué. Si tu veux, voilà une chambre où tu seras tranquille pour te reposer. »

Tu ne dis pas un mot.

Na-oussi, ton nom te va comme un gant. En bamiléké, dialecte local , il signifie « oiseau tombé ». Comme un petit enfant traqué, tu te demandes où est ta place.

Au bout d'un moment, encore debout hébété, tu me dis brusquement:

- « Qu'est-ce que je suis venu faire ici? »

Dans ta vie tout bascule : Les études...Les projets d'avenir ?... c'est fini .

-« Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Que dire à ton cœur si blessé ? Je le sens, tu cherches quelqu'un qui t'aime et te donne une réponse de Vie.

- « Écoute mon petit Robert, demande à Jésus. Qu'il te réponde ! Il a des secrets à te confier. Tu vois cette petite chambre . Tu y seras bien et tout près de la chapelle. Si tu veux, tu pourras prier. »

Pendant trois jours, tu restes au lit sans manger ni boire ni dormir. Tu cherches à trouver une réponse. Aux questions qu'on te pose, tu réponds d'une manière évasive. Tu sembles absent comme un écolier perdu dans ses pensées.

Le troisième jour, enfin tu t'exclames :

-« Je sais, pourquoi je suis venu ici : Mon père est polygame. J'ai 10 frères et sœurs et je suis le seul enfant baptisé !...C'est pour que ma famille toute entière connaisse Jésus et reçoive le baptême. Alors, je veux lui donner ma vie tel que je suis ».

Cette découverte te redonne du tonus et te fait t'intéresser à tous et à tout .
Sur cette lancée, j'embraye :

-Robert, tu as pris un très bon virage. Maintenant, c'est le Seigneur qui va te conduire, mais je ne sais pas où. Reste très souple. S'il te dit va à gauche, tu vas à gauche. S'il te dit va à droite, tu le suis. Fais lui entièrement confiance.

C'est son Amour qui te conduit à prendre ce fameux tournant. La route ? Il te la découvrira au fur et à mesure. Et sois en sûr, il sera toujours avec toi.

Tout est nouveau pour toi : ta petite chambre, la chapelle à dix mètres de là. De ton lit, tu peux voir les malades y entrer et en sortir. Pratique, pour suivre les temps de prière : messe du matin, adoration quand tu pries tout près de Jésus et chapelet du soir. Tout cela te marque beaucoup.

Dans ton lit au matelas bien dur et dans le silence, Dieu te communique des secrets réservés à ses amis : tout malade que tu es, tu découvres une vraie puissance à ta portée : celle de la prière.

Alors que je m'apprête à célébrer la messe, je passe te voir. Là, tu me confies un message à transmettre à Jésus : « Tu lui diras que je lui offre toutes mes souffrances. »

Voilà déjà un premier secret que l'on met souvent longtemps à comprendre. Toi, tu l'as saisi très vite : Lorsque l'on souffre, on peut donner un sens à cette douleur en l'offrant à Jésus. Comme un cadeau pour un ami.

Lui peut la transformer, jusqu'à en faire quelque chose de bon pour toi et pour les autres. Car Dieu n'aime pas la souffrance.

Les mois passent, les quatre cents malades de la léproserie te soutiennent. Chaque jour, ils prient à la messe et confient tout au Seigneur.

Les jours de grande fête, on te porte jusqu'à l'entrée de la léproserie sous l'auvent, pour te protéger du soleil.

Bien que tu ais l'air déjà d'une momie, enveloppée de bandelettes, ton sourire permanent et tes réparties pétillantes attirent beaucoup les enfants.

Pourtant en un an, ta santé s'est dégradée. Ton dos et tes jambes ne sont plus qu'une plaie géante. Tibias et côtes transpercent le peu de chair qui n'arrive plus à les recouvrir. La maladie galope plus vite que l'action inefficace des médicaments.

A cela s'ajoute le véritable supplice que sont

les séances de pansements. C'est Louis, ton infirmier, qui s'en charge. Trois heures d'affilée, il nettoie très soigneusement ton corps ravagé par l'infection.

Et pendant ce calvaire, ou il taille à vif dans ta chair abimée, je te soulève doucement au-dessus de ton lit et je pose ta tête sur mon bras.

Je m'efforce de respirer avec toi, de te communiquer, par mon regard, un peu de courage.

Un courant passe entre nous dans lequel se reflète toute ton âme d'enfant.

Maintenant, on ne peut plus t'anesthésier et souvent on t'entend hurler et pleurer à l'autre bout de la léproserie.

Avant ces terribles séances, tu trembles de la tête aux pieds.

Souvent, de toutes tes forces, tu t'accroches à mon cou tandis qu'une supplication monte de tes lèvres suppliciées. *« Va-t'en matoutou. Va-t'en je ne te veux plus. »*

Matoutou, c'est le nom que tu donnes à ta lèpre Tu lui donnes un visage.

Ton chant me bouleverse. Tu pries comme Jésus. Avant de mourir, lui aussi a demandé à son Père du Ciel : *« Seigneur, s'il est possible que ce calice passe loin de moi. »*

A Jésus aussi, la souffrance paraît dure à accepter pourtant, il s'abandonne avec une confiance totale dans l'amour sans limites de son Père. Il sait que de ce mal, jaillira du bien.

C'est pour cela qu'il ajoute :

« Mais que ta volonté soit faite ». Tu fais de même et je suis extrêmement impressionné d'entendre sortir de ta bouche : « Demain matoutou si tu m'emportes j'irai voir le Seigneur ».

Je me rappelle particulièrement cette fois, où il fallu te soigner un jour plus tôt que prévu. Sans te prévenir. C'était trop. Tu n'en pouvais plus. Très vite tes forces t'ont trahi: *« Frère Louis, Frère Louis, arrête...je n'ai pas pu me préparer. »*

Très émus, nous avons découverts au plus profond de ton cœur ton trésor : sans rien dire, deux fois par semaine, tu faisais provision de courage pour affronter ces trois heures de souffrances (et plus tard cinq).

A l'avance, tu les donnais à Jésus et à Marie.

Un jour, malgré la douleur toujours aussi terrible, tu ne pleures pas. Tu ne gémis même plus... Le soir, tu me fais une grande confiance que j'écoute comme en adoration. Chaque mot vient du fond de ton âme d'enfant humble et douce, docile ; façonnée par la tendresse de Marie, notre Maman du Ciel à tous. Tu aimes beaucoup la prier.

Tu expliques :

« Sur la Croix, j'ai vu que Jésus n'avait pas pleuré. Alors moi aussi, je veux faire comme lui. Je veux rester avec lui.»

Et tu tiens parole ! Du coup, c'est au tour de ton infirmier de pleurer, complètement admiratif devant la force de ton âme.

Lors d'une visite, un ami te trouve particulièrement accablé, le visage ravagé. Des névrites épuisantes contractent tes jambes et tes bras. Sans ouvrir les yeux, tu n'y arrives même plus, tu lui dis : *« Aujourd'hui c'est la grande souffrance. Je souffre, mais je demande à Dieu de m'aider. S'il veut que j'aie plus près de Lui . Je m'abandonne à Lui, je veux bien lui donner toute ma vie comme lui il a donné toute sa vie pour nous sur la Croix.*

A un autre moment, les corticoïdes te donnent une illusion d'amélioration : la peau semble se cicatriser. Tu commences à faire avec bonheur des projets. Tes rêves te font rire et nous amusent. Tu voudrais être instituteur: *« J'aime beaucoup les enfants. Je leur chanterai le poème que j'ai composé sur la lèpre que j'ai appelé « Matoutou ». Peut-être qu'ils n'auront plus peur, au moins ils oseront peut-être rencontrer plus facilement un lépreux, et ils l'aimeront... »* Tu voudrais être aussi infirmier et pourquoi pas chef d'orchestre....

Ton enfance remonte à la surface et tu en racontes l'histoire :

« Dans ton village, tu pars à l'école avec ton petit frère sur le dos. Tu as sept ans à cette époque.

« Arrivés à l'école, parfois il pleurait. Je n'avais pas le temps d'écouter le maître car il pleurait trop. Il aimait mieux jouer avec le ballon en latex que je lui avais fabriqué ! Alors, pour qu'il ne se fasse pas disputer par le maître, je sortais avec lui et je continuais à suivre la classe à l'extérieur... sous la fenêtre ! Et puis, à un moment donné, mon petit frère, le bon Dieu voulait le faire dormir... Tranquillement, j'entrais doucement pour écouter ce que le maître disait. »

J'aimais jouer au football et je construisais mon propre ballon : « Au pays Bamiléké, il y a un arbre qui se colle comme la colle... sur cet arbre on fait des entailles et on met sa sève sur les feuilles. On fait sécher au soleil, puis on roule en forme de ballon et on le ferme sauf un trou, puis on le gonfle en soufflant. J'aurais joué des parties interminables, mais, je fatiguais assez vite. »

A sept ans, tu décides tout seul de te faire admettre au cours de préparation au baptême. Tes copains venaient au catéchisme pour entendre parler de Dieu. Toi aussi, tu voulais le connaître et tu t'es inscrit à l'école de la Mission de Bangouo, à plus de 4 Km de la case de tes parents. L'institut qui était aussi ton catéchiste a bien vu que tu étais super motivé parce que tu travaillais beaucoup.

Alors, il a été chouette : il t'a accueilli gratuitement, moyennant quelques services.

Tu as reçu le baptême à dix ans. Ton père, de croyance animiste, t'a quand même laissé libre.

Quelle joie d'être l'enfant préféré de ton Père du Ciel ! Et d'être aussi le préféré de Jésus !

Et aussi de pouvoir compter sur ce super ami fidèle qui s'appelle l'Esprit Saint.

Grâce à Marie, la Maman de Jésus, ton cœur s'agrandissait. : tu te découvrais aussi son enfant.

Oui, tout cela s'est inscrit au fond de ton cœur le jour de ton baptême, même si tu n'as reçu ni repas ni cadeau pour ce beau jour de fête.

Une présence merveilleuse d'amour t'aidait à porter tout ce que tu vivais.

Doué pour les études, tu passes brillamment ton certificat d'études à Bafoussam en 1965. On t'encourage à les poursuivre, tu projettes d'entrer au séminaire. Pourtant, comme ton frère aîné refuse catégoriquement, tu es envoyé au Lycée de Manancouba de NKongsamba. Là, tout te passionne.

Tu loges au pair, et pendant les vacances, tu travailles chez ton tuteur pour compléter les 5.000 CFA (100 Fr) donnés par l'école. Oh ! tu ne mourrais pas de faim mais c'était un peu juste... Alors tu t'arrangeais avec l'argent de poche donnés par ton tuteur pour acheter un livre, un cahier et un Bic.

Robert, tu sais ce que c'est que d'être pauvre, un pauvre selon le cœur de Dieu toujours dépendant de ceux qui veulent bien l'aider à vivre.

Quand il n'y avait plus rien à manger à la maison, cela arrivait souvent, tu voyais pleurer le fils de ton tuteur.

Alors Toi, tu te débrouillais pour que lui puisse au moins manger et tu partais à l'école l'estomac vide. Mais tu étais si content pour lui. »

Même si ton tuteur ne pratique pas le dimanche, cela ne change rien à ton grand désir de servir la messe à la cathédrale. A peine arrivé à Nkongsamba tu entraînes les enfants du voisinage et les regroupes pour la prière.

Rendre service, tu sais ce que c'est. Et tu n'arrêtes pas !
Tu amuses aussi tout le monde avec ton talent de comédien.

Mais, bientôt impossible de continuer le sport. Fin 1968, tu perds tant de poids que ta maigreur inquiète le directeur du lycée qui t'envoie à l'infirmerie. Il croit qu'avec un peu de repos, quelques vitamines et un meilleur appétit, tout rentrera dans l'ordre.

Chaque printemps, ton corps se couvre de boutons qui suppurent et finissent par disparaître. Tes proches soupçonnent quelque chose sans oser se l'avouer. La maladie couve sournoisement et tu ne peux plus trouver le sommeil... Ton état de santé se dégrade.

En même temps, tes professeurs remplissent un dossier de bourse pour toi car ils veulent te garder!
ET ils l'obtiennent en 1969.

Mais comme tu es à la léproserie, dès que tu la reçois, tu cherches à partager un peu de cet argent. Sur place, tu n'en as pas vraiment besoin. D'ailleurs, tu n'aimes pas garder pour toi ce qui peut aider un autre. A l'image de Jésus, tu es devenu un partageur. En te voyant vivre l'Évangile jusque dans les plus petits détails, ton entourage va de surprise en surprise.

Je te suggère de garder au moins une centaine de francs pour acheter des beignets (nourriture du matin au Cameroun). Peine perdue. Tu sais toi que ton frère cheminot à Douala a de la peine à élever ses enfants. Tu me dis : « Non, je ne veux rien pour moi. Envoie tout à mon frère à Douala ». Ce frère ne t'a rendu visite qu'une fois pendant les 18 mois de ta maladie. Sans doute a-t-il peur de contaminer ses enfants.

En tant que prêtre, l'église me demande d'annoncer la bonne Nouvelle de Jésus. Parler de Dieu est plutôt facile mais ça ne suffit pas ici. Le prêtre est appelé à parler Dieu, à montrer par sa vie son amour fou pour chacun de nous.

A la léproserie, c'est en soignant les malades que je témoigne de son amour. Dans la croix de la maladie, il me faut rejoindre mon frère qui souffre, comme Dieu l'a fait par amour pour nous. Jusqu'à la croix.

Dans ma tête, le point de repère, c'est Nazareth : le village où Jésus a vécu. Il était charpentier il a vécu une vie comme toi et moi mais Lui il est Dieu? C'est énorme.

Dans mon cœur de prêtre, je voulais leur faire connaître Jésus mon ami par le travail, lui qui remet l'homme debout et lui redonne respect, dignité et santé. On a mis en place un atelier de rotin. Fabrication de chaises, fauteuils, tables à vendre par les malades au marché de Douala.

Un jour, Monsieur Louis, commerçant à Douala, vient te voir. Quel choc pour lui de te découvrir couché sur un lit si dur !

Alors, il te fait expédier un vrai matelas.

Le dimanche suivant, Lorsque tu le vois, tu l'accueilles de ton large sourire et tu lui dis : « Je suis fier de vous, Monsieur Louis. Grâce à vous je peux maintenant me tourner dans mon lit, malgré mes plaies. Je suis un peu comme Jésus sur sa Croix, mais je suis content de vivre ces heures avec Lui et de lui donner ma vie de petit malade. Il m'aime et je l'aime. On vit vraiment ensemble. Je penserai beaucoup à vous et je ne vous oublierai jamais. Vous avez été si bon pour moi » !

Comme un vrai pauvre, tu ne rates jamais une occasion de remercier, ni de t'intéresser à ceux qui viennent te voir.

Quand on ressort de chez toi petit Robert, on est toujours enrichi, rempli de joie.

L'autre est à tes yeux plus important que toi, plus important que ta souffrance.

On reconnaît bien en toi l'influence de ta Maman Marie.

Tu vis avec Elle. Et tu sais bien quel chemin nous avons fait ensemble , en sa compagnie.

Tu te confies parfois à ceux qui te soignent :

« *Si jamais mes plaies guérissaient, j'aimerais rester comme catéchiste et vous aider. Les malades, ça me connaît !* » et à l'infirmier : « *Avec ton cœur, tu les guérirais, encore mieux qu'avec la technique...* »

Dans ta petite chambre, tu vis seul. A coté de toi, tu as posé ton chapelet sur la table de nuit. Pas de lampe de chevet, même si dès 10 heures, le groupe électrogène est coupé.

Chaque soir, la sœur dépose tes médicaments à portée de ta main. Mais tu prends toujours d'abord ton chapelet.

Et pendant que tout le monde dort, toi, couché sur tes plaies, souffrant de partout, n'arrivant pas à trouver une position, tu pries. C'est vraiment dans la prière que tu puises ton réconfort personnel ce qui ne t'empêches pas de me dire parfois : « Ce n'est pas à moi de dire le chapelet, c'est à toi. C'est toi qui es le père. Il faut que tu m'entraînes à la prière. »

Une nuit, c'est trop dur. Tu n'en peux plus et tu supplies la sœur de te donner ton calmant une heure plus tôt que d'habitude. Quand elle revient plus tard, le comprimé est encore sur la table. Devant son étonnement, tu expliques : « *C'est que, ma sœur, il y a toujours la part à donner à Dieu.* »

Donner à Dieu. En premier.

Petit Robert, ta foi grande et profonde transforme ta vie et te fait progresser à grands pas vers la sainteté. Peu à peu, la maladie rend ta figure méconnaissable.

Mais au lieu de te révolter, tu pries encore plus. C'est ton réconfort. Je le vois dans une de tes lettres. Le 12 décembre, tu m'écris : « *Cher père, c'est vous mon grand ami. Je suis votre petit ami. Je ne peux pas vous perdre car vous êtes pour moi un ami véritable qui peut rendre un cœur pur et sans souillure. Je sais que vous priez bien pour moi et moi pour vous. Aidez-moi toujours, cher père, car quand Jésus ne pouvait plus porter sa Croix, un homme du nom de Simon l'a aidé. Je vous souhaite d'avance joyeux Noël.* »

Un jour, tu décris à ta manière pourquoi le chemin vers Dieu est facile pour ceux qui souffrent : « *C'est que leur souffrance a déjà débroussaillé le chemin. Il y en a qui ont de beaux vêtements par orgueil. Tout ça encombre la route. Alors que ceux qui souffrent débroussaillent la route des autres.* »

Toute ta vie maintenant n'est plus que celle de Jésus Ressuscité en toi.

Pendant la sieste ou après 22h quand tout est calme, tu aimes, petit Robert que nous priions ensemble et que je te parle de l'évangile.

Un jour, je reçois un courrier : la lettre d'un jeune qui n'a plus de courage. Je te demande : « Peux-tu offrir quelque chose pour lui ? »

Tu es si près de Jésus que tout ce que tu lui demandes arrive tout droit dans son cœur.

Beaucoup ont confiance en ta prière et t'appellent à l'aide.

Ton cœur , petit Robert est devenu grand comme le monde et chacun y a une place. Beaucoup de personnes t'écrivent et te demandent de prier pour elles ou pour d'autres: un jeune atteint de syphilis, un autre plongé dans la drogue, une famille divisée, un enfant malade, des paumés dans la rue....

Tu deviens un « permanent de la prière ». Ceux qui t'ont entendu dire : « Je ne vous oublierai pas », découvrent à travers leurs épreuves combien c'est vrai.

Un soir, tu es très mal. Sous tes pansements, le sang et le pus jaillissent de partout. La douleur est trop forte et je te dis : « Je vais te raconter l'histoire d'une petite fille qui était très malade comme toi ; c'est l'histoire d'une jeune carmélite : Thérèse de l'Enfant Jésus ». Elle aurait voulu être apôtre, prêtre missionnaire, martyr ... Tout à la fois ! Et finalement, elle est morte à 24 ans dans son carmel. On pourrait dire qu'elle n'a rien fait de spécial.

Pourtant, c'est elle que l'église a choisi comme patronne des missionnaires.

Pourquoi ? Car tous les jours, comme toi, elle a offert les épreuves de sa vie. Elle avait la tuberculose. Tout ce que lui a fait endurer cette maladie affreuse, elle l'a offert pour deux missionnaires en Asie et pour les missionnaires du monde entier.

L'histoire de la petite Thérèse fait l'effet d'une vraie bombe dans ton cœur.

L'idée que tu peux aussi donner ta vie, ta lèpre, te bouleverse.

Par amour, tu veux aussi donner ta vie à Jésus sur la Croix :

« Maintenant, je veux vraiment ressembler à ma petite Thérèse. Je veux me donner corps et âme pour les jeunes de ma génération. La souffrance, c'est comme mon outil de travail, comme une machette (sorte de petite faucille) avec laquelle je vais leur débroussailler la route du Ciel. Ils n'ont pas la chance que j'ai de connaître le Bon Dieu, ni de le prier et de lui donner leur vie. S'ils passent leur nuit à boire et à s'amuser en faisant des bêtises qui gâchent toute leur vie, c'est qu'au fond ils sont tristes parce qu'ils ne savent pas que Dieu les aime. Je veux être comme un capitaine d'une équipe de football. Je veux entraîner les autres au ciel par ma souffrance, et leur ouvrir les portes. »

« Quand Dieu me verra arriver, il sait que les hommes ont peur de moi parce que j'ai la lèpre. Il me mettra tout près de Lui à l'abri de leurs regards, comme derrière un rideau de théâtre. Et moi, je vais les attendre là. Quand ils arriveront près du Père ils vont s'étonner et lui demander qui a débroussaillé la route pour eux. Là, le Père va nous appeler, Jésus et moi : « Viens Robert, tes amis sont là ». Ils vont être tellement surpris et diront : « Comment, c'est Lui ce lépreux rebutant qui a débroussaillé notre chemin ? Mais moi, je leur dirai : « Prenez chacun votre place, je m'installerai, comme chef d'orchestre et nous allons chanter, danser et faire la fête pour glorifier notre Père si plein de tendresse. Il faut que je sois dans un grand orchestre et je vais avec ma machette, les accrocher tous, tous ensemble au Ciel. »

Pendant les vacances des sœurs, en juillet 1970, voici que tu entres dans une période extrêmement douloureuse. Aucun médecin ne peut te recevoir.

Un seul docteur accepte de te voir en consultation : mais il est à Douala et il faut t'y emmener.

Deux matelas à l'arrière d'une petite 2 CV permettent de t'installer avec d'innombrables précautions : ce sera notre ambulance. On imagine quel calvaire, ce trajet représente pour toi. Pas de suspension pour atténuer les chocs d'une piste criblée de trous creusés par les pluies diluviennes. 17 Kms. de supplice. Tu as si mal que le moindre geste est insoutenable.

Tu es à bout en arrivant à l'hôpital.

Tu te laisses encore porter en haut des quatre marches qui mènent jusqu'au bureau du docteur.

La démarche inverse aurait été tellement plus facile et plus humaine !

En fait de consultation, le docteur soulève la couverture... et, à la vue de ton corps complètement enveloppé de pansements épais de coton et de gaze, il se tait.

Mutisme et stupéfaction atterrée font office de diagnostic.

Petit agneau écorché vif, tu n'es pas dupe...cette consultation en courant d'air te coûte bien cher... On peut dire que tu vis la Passion de Jésus.

Comme lui, avec un amour inouï, tu te soumetts patiemment à ce chemin de Croix. La souffrance que tu acceptes s'est comme fondue dans l'amour. A cause de ton espérance invincible en la résurrection .

Tu sais que tu seras un jour comblé de bonheur, parce que tu vivras pour toujours avec Dieu. A cause de cela, tout est possible. Même la souffrance.

Sur cette piste toute défoncée, ta mission se confirme : C'est toi qui l'affirmes :

« Maintenant, ma vocation , c'est de mourir ».

Cette mort a un sens : sauver tes copains, tous ceux de ta génération, et pourquoi pas, le monde !

Tu n'es pas « de taille » à subir tout seul cette dernière épreuve . Mais tu remets tout entre les mains de ton Bien-aimé Jésus et de ta Maman Marie.

Le matin du 15 août 1970, j'entre dans ta chambre : -« Aujourd'hui c'est la fête de ta Maman Marie

-« Savez-vous, Frère Raymond, cette nuit, j'ai pensé à quelque chose. J'ai dit à la Sainte Vierge : « Je n'ai rien à te donner en cadeau. Si tu me donnais quelque chose, je pourrais à mon tour te le donner. J'ai réalisé que j'avais encore mes yeux d'intacts. Alors je lui ai dit : « Maman Marie, mes yeux c'est pour toi. Je te les offre de tout mon cœur. »

« Main-tenant », petit Robert , tu es tout abandonné entre ses mains.

Marie t'entraîne avec elle au Ciel. Elle est maintenant toute ton espérance. Et tu es déjà dans son cœur.

La journée s'écoule comme d'habitude.

L'électricité vient d'être coupée. Le calme règne dans le petit village. Au près de Robert, seule est encore éclairée la petite veilleuse de la Chapelle des Martyrs de l'Ouganda. D'habitude, de ton lit, tu peux la voir briller dans la nuit, au moins son reflet à côté de Jésus-Hostie. J'entre pour te dire bonsoir.

- « Qui est là ? ». Tu ne dors pas encore.

-« C'est Frère Raymond, tu ne me vois pas ? »...

- « Viens tout près de moi et donne moi la main » L'offrande de tes yeux vient d'être acceptée. Définitivement. Mais cette nouvelle nuit, ton cœur est dans la lumière. Le Ciel est déjà en toi. Tu es dans l'Invisible Amour, avec notre Maman, notre espérance.

Tu avais suivi peu de catéchisme... La maladie et la souffrance offertes, voilà ton programme de sainteté petit Robert. Tu te laisses aimer et conduire par le Père et par Jésus.

Tu reçois leur vie dans les sacrements, qui sont Comme des baisers d'amour !

Ta foi, tu l'expérimentes. Mais de l'intérieur. Tu sais que Jésus te fais participer à sa passion et à sa Résurrection dans ta propre chair. Etsi tu ne sais pas l'Évangile, tu le vis. A fond.

Comme saint Paul l'écrit : « Tu complètes en ta chair, ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Corps qui est l'Église ».

Plus tard, je suis en France et tu communique avec moi par magnétophone :

« La sœur Albert est là chaque soir, elle prie avec moi comme toi quand tu étais ici. C'est pour cela que j'ai le cœur en fête chaque soir quand je dors avec ma douleur. » Un de ces soirs tu lui dis: « nous avons bien prié, je vais m'endormir baigné de joie. »

Petit à petit, ton corps complètement ravagé par la lèpre s'épuise : « Je suis pourri, la mort me gagne. »

Le Dimanche 27 Septembre après la messe, Robert tu es très faible. On te donne le sacrement des malades vers 16 heures. Tu réponds à toutes les prières, remuant avec conviction la tête de gauche à droite en disant au moment du viatique : « Mon Dieu, je ne suis pas digne de vous recevoir. »

Peu de temps après, tu parles avec Sœur Albert :

- « Je prie le Seigneur toujours et toujours d'alléger le fardeau.
- « La mort vient, elle commence à être là ».
- « Tu as dit que tu voulais la volonté du Seigneur ».
- « Oui, même si sa volonté c'est ma mort ».
- « Tu sais bien que mourir c'est voir Dieu »
- « Oui, c'est le bonheur ».

Le mardi soir tu peux encore communier et nous partager comment faire notre action de grâce.

La journée du mercredi est très pénible. Tu t'unis visiblement aux prières sans pouvoir articuler une parole.

Le 1^{er} octobre, jour où l'Église fête la petite Thérèse, tu nous quittes pour le Ciel, à minuit et quart. C'est Elle qui est venue te chercher !

Ton passage a été très doux et calme. Quelques minutes avant de mourir tu balbuties un « je vous salue Marie ». Tu as prié jusqu'à ton dernier soupir. La sœur Albert t'a veillé en te tenant la main pour t'aider à passer des ténèbres à la lumière.

. Tes derniers mots sont :

« Dites au Frère Raymond que je ne l'oublierai jamais... »

Apprenant ta mort, les malades eux-mêmes surpris, se lèvent, prient avec ardeur et chantent dans un grand recueillement. A la Dibamba, ils continuent à prier toute la nuit et toute la journée du lendemain jusqu'à seize heures avant de te conduire à ta dernière demeure.

Comme Jésus nous l'explique dans la parabole du semeur, tu es une petite graine terre tombée dans de la bonne terre, et tu portes du fruit.

Quelques mois plus tard, Pierre, mon frère prêtre me rejoint au Cameroun.

Alors que je désespérais de ne pas pouvoir aider mes frères lépreux, à deux, nous trouvons enfin une solution . Et cette voie nouvelle nous fut donnée après ton départ au ciel : en opérant les membres malades, la lèpre est stoppée. Il faut enlever la partie de l'os qui est pourrie et laisse le membre insensible. Nous créons aussi une petite prothèse simple et bon marché, facile à réaliser par les malades eux même.. Elle a vite fait le tour du monde !

C'est ainsi que des milliers et des milliers d'hommes se remettent debout, et redeviennent capables de mieux aimer et servir.

Beaucoup de léproseries dans le monde nous demandent de leur apprendre ce qui deviendra la méthode Jaccard.

Robert, tu nous envoies à travers le monde entier... auprès des lépreux de Mère Teresa en Inde, ceux de Madagascar, de

Colombie, du Vietnam. Avec la Croix Rouge nous allons dans les camps de réfugiés, et aux « points chauds » tant au Proche Orient, en Asie, en Amérique Latine ou en Afrique.

Des centres opératoires et orthopédiques sortent de terre partout où nous passons.

Face à de si grands malades, devant lesquels la médecine avait baissé les bras, c'est ton oui, petit Robert, qui a permis tout cela. 11



Je sais que tu ne m'as pas oublié Robert. Tu es là et tu nous aides à chaque étape de notre vie missionnaire. Après les lépreux, Monseigneur Zoa notre évêque nous confie le 240 000 petits polios du Cameroun .

Par la suite, nous serons encore envoyés auprès de ceux que la lèpre morale ravage : des jeunes filles et femmes « mal-aimées » de la rue, exploitées et torturées, en Colombie-Équateur.

Chaque premier octobre, jour de ton anniversaire au ciel , nous donnons rendez vous à tous nos amis pour un grand festival de l'Espérance. Un rendez-vous annuel depuis plus de 25 ans !

Tous ces amis ont voulu eux aussi venir au secours des plus démunis, par leur aide généreuse, spirituelle et matérielle.

Ils ont pris au sérieux la parole : « J'ai eu faim, soif, j'étais malade, étranger, prisonnier, nu et tu es venu me voir pour m'aider et m'aimer, moi, Jésus, car ce que vous faites au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous le faites. »

Merci Robert, par ton offrande .

Nous avons reçu ce Souffle merveilleux qui nous a fait vivre avec toi ce message de Jésus, pendant les quarante années de mission à travers le monde.

Merci d'être pour les jeunes de ta génération une Lumière dans les ténèbres.

Qu'elle éclaire tous ceux qui sont enchaînés dans leurs lèpres physique ou morale et les entraîne sur la route du Ciel. Et tu l'as déjà bien débroussaillée !